

Ignace-Marcel
Tshiamalenga-Ntumba

Le réel
comme procès multiforme

*Pour une philosophie
du Nous processuel, englobant
et plural*



Résumé

(1) Dans bien des contextes d'emploi, le concept philosophique d'« être » implique ou connote celui de « devenir ». C'est le cas du concept de l'« être » dit « contingent », « changeant », « mouvant », « impermanent », « périssable », « sujet à apparaître, croître, décroître, se renouveler, disparaître, réapparaître », etc., d'où Aristote conclut, circulairement, à « l'existence » d'un « être » dit « nécessaire », « premier moteur non mû », de « Dieu », comme si, d'une « idée », « être nécessaire », « premier moteur non mû », « être suprême », etc., l'on était fondé à inférer son « existence » singulière, a-historique, in-temporelle, immatérielle, spirituelle, immortelle, etc. et comme si de l'idée de monde en mouvement l'on était fondé à inférer à une cause substantialiste immuable et transcendante de et à ce monde. Aristote dresse donc un tableau systématiquement dualiste et platonicien entre le monde et Dieu dont il « décrète et l'existence et les attributs » de manière parfaitement circulaire. Malheureusement, vers l'existence réelle et substantielle de ce premier moteur non mû, il n'existe, semble-t-il, aucune voie d'accès testable, ni en

religion, ni en philosophie, ni en science, ni en aucune approche argumentativement ouverte. Les expressions linguistiques « premier moteur non mû », « l'être véritable », « l'Un immuable », « l'être suprême », « le bien suprême » »ens a se » ou « substance », »l'être absolu « , « l'être parfait », « l'être infini », « l'être immatériel », etc., ne visent pas à caractériser le réel de notre expérience passée, présente ou future. Elles sont, au contraire, d'étranges *idéalisations du réel de notre expérience* en renvoyant, gratuitement, à un *un réel sublimé par Parménide, Platon et Aristote aux fins de disqualifier le monde réel, changeant, processuel, accessible à notre réceptivité et à notre communicabilité humaine*. Aussi ontologiste et plus dualiste que Platon, Aristote construit clairement son « Dieu » en le dérivant de l'image inaccessible et incommunicable d'un *premier moteur non mû* et totalement fantasmagorique. Parménide, Platon et Aristote sont victimes de leur allergie au mouvant, au devenir et au procès. La substance, l'être, la permanence, la perfection, la toute-puissance et autres idéalisations et/ou sublimations-négations du monde de l'expérience leur servent de fuite en avant et, tant pis, si le *réel ontologique* n'existe pas. Tel semble être le prix de toute sublimation et/ou dérivation ontologisante. Ontologiser c'est nier le réel de notre expérience humaine quitte à le doubler d'un irréel fantasmagorique. Le *monde intelligible* de Platon serait-il la *caverne véritable* ?. Sa dérivation étant hautement problématique, il semble qu'il eût mieux valu se privilégier le concept de « monde sensible, changeant, devenant, et donc processuel de notre expérience quotidienne et critique du réel », sans, pour autant, exclure l'expérience parapsychologique,

mystique, orinique, poétique et pathologique, ni, non plus, la créativité féconde des formalismes logiques et mathématiques.

(2) Pour l'astrophysique moderne, le réel sensible de l'expérience quotidienne, l'univers, notre monde actuel, a, vraisemblablement, commencé, non pas comme un « être » ou un « effet » achevé d'une « cause première non causée », mais par une « singularité originaire » (température et densité infinie) appelée « Big Bang » et marquant la naissance de la matière et de l'espace-temps, il y aurait, de cela, 13,7 milliards d'années. L'univers est en expansion constante et une implosion (« Big Crunch ») paraît improbable du fait de la faible densité de sa masse. Mais, en même temps, rien ne semble exclure l'existence synchronique ou diachronique d'un nombre illimité d'autres mondes possibles, pareils ou sans commune mesure avec le nôtre.

(3) Ni l'astrophysique, ni la Biologie, ni aucune autre science ne paraît pouvoir satisfaire notre quête intégrale du divin. Quant aux religions dites « universelles », ne sont-elles pas trop liées au devenir particulier des philosophies et idéologies historiques ou préhistoriques dominantes ?

Par ailleurs, bien des religions, grandes et petites, enseignent le devenir du divin : sa naissance, ses transformations, sa mort, et donc sa contingence, sans toutefois s'accorder ni apporter des arguments universellement contrôlables.

(4) Nous partons, en ce qui nous concerne, de l'hypothèse empirico-religieuse de la tradition thébaine et luba en Afrique. Selon cette tradition, Dieu est « l'Un qui devient l'ensemble du réel » et

non « l'être » ou « la substance immuable » de Parménide, de Platon, d'Aristote et des religions dites « du livre » (Judaïsme, Christianisme, Islam).

Or, si le divin, le cosmique, et l'humain, sont susceptibles de devenir et deviennent réellement, alors il est plausible de parler de la totalité du réel – dont nous participons – comme d'un « Nous englobant, processuel et plural ». Un tel « Nous processuel », englobant le divin, le cosmique et l'humain, ne serait NI-ÊTRE, NI-NÉANT, mais manifestation fluctuante d'un incessant et merveilleux DEVENIR.

(5) Statistiquement, 90 % de la population mondiale croient en un « Dieu » compris soit comme une personne, soit comme un phénomène cosmique, soit comme une simple idée, soit comme un esprit, soit comme l'univers, soit comme une communauté de personnes ou panthéon, soit comme un échantillon unique, etc. Les attributs d'un « Dieu » si chaotiquement représenté défient toute imagination. Et la critique xénophanienne de l'anthropomorphisme est vaine puisque, ausssi bien, tout discours humain est condamné à être anthropomorphique. L'expérience religieuse de la quasi-totalité de l'humanité contraint le chercheur à faire halte et à méditer sur l'extrême diversité des signes du réel qu'elle appelle « Dieu » et considère comme son « ultime recours ».

(6) **Déconstruire** (I) tentativement la projection ontologique, classique et, probablement, circulaire du réel comme constellation mythique de substances spirituelles et/ou matérielles ; **reconstruire** (II) sommairement une philosophie du réel à partir du réel

compris comme n'étant ni être ni néant mais toujours déjà une matrice processuelle d'innombrables potentialités, possibilités, énergies, forces, transformations, évolutions, mutations et fluctuations, bref, projeter modestement le réel non comme substance mais comme procès ; **recentrer** (III) inchoativement le réel autour de l'hypothèse dynamico-éthique d'un « **Nous englobant, processuel et plural** » ; **remodeler enfin hypothétiquement** (IV) **l'éthique, la religion, la politique, la théorie de la vérité, la philosophie du réel, à partir du réel compris comme le « Nous englobant, processuel et plural »**, telle est l'ambition, sans doute démesurée, du modeste essai et jet que nous soumettons au lecteur bienveillant.

Tshiamalenga Ntumba
16.01.2010

Avant-propos et remarques préliminaires

1. La philosophie est, pourrait-on dire, un « *jet pragmatico-discursif* », une activité langagère visant à verbaliser, à interroger, à interpréter et à comprendre le « **RÉEL** », – dont nous participons, – et ce, aussi critiquement et aussi radicalement que possible.

L'expression « *jet pragmatico-discursif* » est un néologisme que *je crée et emprunte* à la fois *au langage politico-sportif* allemand, p. ex. « *grosser Wurf* »/« *grand jet* » pour signifier : grand programme politique analogue à un jet de javelot de très grande portée, à la langue bantu-luba, p. ex. « *kuela meji* » (« lancer, catapulter l'intellect ou compétence discursive et argumentative » comme le pêcheur « lance, catapulte, jette le filet pour capturer le poisson ») et au *linguistic turn*, (selon Peirce et Wittgenstein, la *philosophie* n'a plus pour objet la critique du *cogito cartésien* ou de la *raison pure kantienne* : philosopher c'est démasquer, par l'analyse critique, les pièges que nous tend toujours déjà le langage mythique, religieux, métaphysique, poétique, parental, idéologique, logico-mathématique,

technologique, scientifique, ludique, bref, toute activité langagère visant à coder ou à décoder, à interpréter ou à comprendre le réel dont nous participons.

Ainsi, toute philosophie, digne de ce nom, serait *l'acte physique et discursif par lequel le locuteur « lance », « catapulte » (« projette ») une certaine vision du réel, et ce, en révisant critiquement et radicalement les opinions reçues à cet égard et masquées par les formules pompeuses de l'opinion dogmatique et dominante.*

S'agissant de la philosophie du réel, malencontreusement appelée « philosophie de l'être », l'opinion dogmatique dominante tombe dans le piège chosificateur que lui tend communément le langage ordinaire, poétique, mythique, religieux, philosophico-populaire, préphysico-quantique, et croit, dur comme fer, que le réel est « substance » soit matérielle, soit spirituelle, soit matière pure, soit esprit pur, soit l'union mystérieuse esprit-âme-corps. Pour Parménide, Platon, Aristote, Saint Augustin, Saint Thomas, Descartes, Spinoza, Kant, Husserl, Heidegger, Sartre et d'autres, il existe la « chose en soi » de caractère « substantiel », d'une part, et, d'autre part, la raison, réalité non matérielle mais ayant pour vocation de « saisir le réel tel qu'il est en lui-même ». Pour nous, la raison est un « mythe » et en même temps un raccourci pour une compétence complexe, à la fois cérébrale, émotionnelle, sensorielle, visuelle, tactile, auditive, olfactive, gustative, esthétique, artistique, langagère, réflexive, auto-réflexive, imaginative, processuelle, évolutionnaire, évolutive, scientifique, philosophique, critico-critique, etc... Le *linguistic turn* ou révolution linguistique en philosophie

est née du constat fait par Frege, Peirce et Wittgenstein que l'objet de la « philosophie première » n'est ni le monde intelligible ou « Idées » platoniciennes, ni « l'être » aristotélicien, ni la « conscience » cartésienne, kantienne ou husserlienne, mais le langage dans toutes ses formes de vie et comme substitut contrôlable de la « raison » mentaliste et solipsiste. Il s'en suit que ni l'être parméniénien, ni l'être absolu, ni les Idées platoniciennes, ni la substance aristotélicienne, ni le dualisme substantialiste cartésien, ni le monosubstantialisme spinoziste, ni la raison pure kantienne, ni l'esprit, ni la matière, ni le devenir phénoménal, ni le réel, ni les formes logiques, ni les formes mathématiques, ni la samsara, ni le nirvana, ni même telle ou telle langue naturelle, etc., ne méritent d'être considérées comme l'objet incontournable de la « philosophie première » digne de ce nom.

2. Dans ses usages contextuels et concrets, c'est l'analyse **critique et contextuelle de « réel »** qui en détermine un certain horizon de **signification et/ou de référence conventionnelle**. Le réel « signifie » alors et « renvoie » **conventionnellement**, 1° soit à l'« être »/« substance » (Parménide, Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Hegel (!) Husserl, Heidegger, Sartre, etc.), 2° soit au « procès » par lequel « l'Un devient tout et tout devient l'Un » (*Initiés Thébains, Luba, Indiens, Chinois, Héraclite, Plotin, Whitehead etc.*), 3° soit à l'« objet connaissable » par l'Indefinite Community of Investigators, passée, présente, et future, par où l'on sent un fort relent d'idéalisme platonicien et de substantialisme aristotélicien (Peirce, Apel, Habermas, etc.), 4° soit au « réel psychique » Lacanien, résidu vide de réalité, en l'absence du

« symbolique » et de l'« imaginaire » (Jacques Lacan et le structuralisme français), 5° soit à la « *simple potentialité* », « *virtualité* », « *monde virtuel* » ou « *cybernétique* », 6° soit réel au sens de la logique du « *ni oui ni non* » et du « *nirvâna* » (Nagarjuna, Buddha), etc.

Pour fixer les idées, rappelons que selon Charles Sanders Peirce, K.-O. Apel et J. Habermas, le réel est l'objet représenté idéalement et anticipativement par l'opinion consensuelle de l'*Indefinite Community of Investigators*. Le réel, dans cette théorie de la vérité, n'est donc pas compris comme *fluctuant et donc processuel*. À la limite, il pourrait même être *substantiel*. Il est simplement **soustrait (dogmatiquement) à l'immédiateté, à la factualité, à la facticité, à l'accidentalité, à la falsifiabilité et renvoyé, quoiqu'il en coûte, quasiment aux calendes grecques**. Le réel, comme la « vérité », sont certes « anticipés », mais leur horizon est celui des « choses dernières ». *Ce climat d'eschatologie*, n'est pas seulement mythique. Il ampute le réel de sa dimension humaine et cosmique. Il décrédibilise tout discours concernant le réel,

De ce fait, le consensus de l'*Indefinite Community of Investigators* paraît **irréalisable et de jure et de facto**. En effet, **une consultation des chercheurs futurs est physiquement et logiquement impossible, celle de tous les chercheurs passés et présents, moralement impossible. De meme, prédire l'« inéluctabilité d'un consensus à venir »** reviendrait à nier « *la processualité tant du réel que des investigateurs* ». Et épuiser *numériquement* le contrôle de tous les investigateurs passés et présents relèverait du *virtuel, non du réel*.

Pour nous, ou la « vérité », « **réelle et non simplement formelle** », est synonyme de la « réalité » et donc du « reel », auquel cas elle est facticité, factualité, processualité, falsifiabilité et donc, en quelque façon, « **bissoûté** », ou, au contraire, « la vérité » est *non-processualité, non-facticité, non-falsifiabilité, « non-bissoûté », « non-formelle », immunisabilité, simple idéologie, simple super-bissoûté et simple super-structure discursive, et, dans ce cas, l'éthique, l'éducation et l'information devraient en tirer la claire conséquence qu'une telle vérité n'est pas la vérité ou qu'elle est un vain mot.*

En langue ciluba, le réel peut être rendu par l'expression « **bukuabintu** », ce qui signifie « **la grande famille des choses** » telles qu'elles paraissent *surgir, s'user, vieillir et périr*. Surgir, s'user, vieillir et périr constituent les changements ou procès les plus marquants du réel. Ces procès sont soit macroscopiques (commencer, naître, croître, décroître, périr), soit microscopiques (fluctuations quantiques). Ici, le réel est, non pas contrafactuel (Peirce, Apel Habermas), mais processuel (Hymnes thébains, Bible Noire). De son côté, l'*hylémorphisme aristotélien se démasque comme un dualisme substantialiste gratuit et superflu. Il n'est corroboré ni par la science, ni par quelque autre approche contrôlable*. Aristote lui-même a renoncé à définir la *hyle* ou base du *devenir* : « *neque quid, neque quale, neque quantum, neque quidquid hujusmodi* » (ni substance, ni qualité, ni quantité, ni quelque chose de ce genre !) (Aristote, *Met. Phys. I, –*

De même, « vérité » est rendue par *la facticité de la naissance à tout le moins acceptée*, en dehors de toute métaphysique, de toute ontologie et de toute

biologie. Et comme tout est *devenir*, tout peut *devenir vrai*, y compris *l'authentique*, *l'inculturé*, *l'acculturé*, *l'interculturé*, *l'astuce* ou *l'artefact*.

Il faudrait en dire autant du réel vu par le Bouddha et le bouddhisme originaire : le réel est, ici, constitué par la *samsara* ou succession incessante, monotone et *douloureuse* du *naître et du mourir* jusqu'au *nirvâna* ou extinction du self en tant que source du désir et de la souffrance. Le nirvana est l'*extinction* non pas du réel mais de l'*illusion de la permanence* du réel et du self, bref, de l'*illusion de la substance*.

3. À la question heideggerienne de savoir pourquoi il y a « quelque chose plutôt que le néant », notre réponse est donc qu'il n'y a, probablement, ni « quelque chose » (« être ») ni « néant » mais « devenir », *salva veritate*.

A.v. le réel, ... dont nous participons... se manifeste à nous comme « fugitif » et « non comme quelque chose de permanent », « ni non plus comme néant ». Le réel divin, cosmique et humain apparaît comme *auto-genèse, auto-transformation, procès et devenir : mieux, devenir du devenir, procès du procès, transformation de la transformation*.

Mais, en même temps, notre vision du réel comme *procès* est et demeure *faillible*. Car nul ne peut exclure l'existence d'un réel dont nous ne participerions pas pleinement et qui serait totalement différent de nous : par exemple *le premier moteur non-mû d'Aristote* ou *le Dieu créateur et transcendant du judéo-christianisme et de l'islam institutionnels*. Il va donc de soi que l'hypothèse de ce livre ne peut prétendre qu'à une validité *conditionnelle*, à savoir à la condition d'un « Dieu-avec-Nous », « Devenant-avec-Nous », « Souffrant-

avec-Nous », « Mourant-avec-Nous », « Se-renouvelant-avec-Nous », et en même temps « **Modèle-pour-Nous** ».

L'on peut penser, avec Saul Kripke (*Naming and Necessity*, 1981), que la simple *représentabilité d'une idée* implique sa **possibilité**. Kripke en conclut que cette possibilité pourrait rendre l'argumentation cartésienne un tant soit peu *plausible*. Fort bien. Mais la pointe de l'argumentation cartésienne n'est pas simplement l'*affirmation de l'existence de Dieu ou de l'âme* mais également et **surtout des trois essences substantiellement opposées de Dieu, de l'âme humaine et des corps étendus**. Cogito ergo sum n'est pas l'explicitation d'une performance (J.Hintikka) mais bien l'inférence du cogito à l'existence dogmatique de la substance du Je cartésien, ce qui est un flagrant *latius hos* : en effet, être-une « substance » pensante déborde manifestement l'idée d'être un « Je posant l'acte de pensée ». A.v., penser présuppose certes l'existence du penseur comme processeur, mais non comme « substance ».

4. Les outils de la philosophie et donc du présent Jet sont, outre l'étonnement : le langage, l'observation, l'écoute, le souvenir, le dialogue, le questionnement, le requestionnement, l'herméneutique, l'analyse critique ment déconstructrice et reconstructrice, etc. Les vertus et les limites inhérentes à ces outils, comme aussi au philosophe qui en fait usage, sont à la fois notoires et fascinantes de promesse.

La mission d'interprétation et de compréhension va de pair avec la mission d'explication du réel par ses lois ou relations constantes. Cette dernière mission est, selon une équitable division du travail,

pleinement assumée, depuis les Temps modernes européens, par les sciences principalement mais non exclusivement empiriques et logico-mathématiques. En même temps, un lien herméneutique unit toujours déjà et nécessairement la philosophie et les sciences empirico-mathématiques. En effet, l'observateur, l'expérimentateur, le logicien et le mathématicien comprennent toujours déjà le sens et la portée éthique des opérations qu'ils pro-jettent ou effectuent. Mieux ou pis encore : la langue des sciences est toujours déjà contaminée par quelque mythe, dogme religieux ou philosophique, idéologie, tradition culturelle et métaphysique, etc. (Voir Kuhn, Feyerabend, Duhem, Quine). C'est cela le moment herméneutique de toute entreprise humaine : l'homme est un animal parlant et interprétant. Réciproquement, le philosophe fait la reprise aussi critique que possible des acquis provisoires des sciences en vue d'une compréhension du réel censément plus équilibrée, plus éclairée, plus complète, mais aussi plus responsable et moins arrogante. Qu'elles soient formelles, logico-mathématiques, expérimentales, sociales ou herméneutiques, toutes les sciences sont et doivent donc être dites humaines.

5. L'image de « jet » est suggestive à plus d'un titre. Il y a le jet d'eau pour nettoyer et rafraîchir, le jet du filet pour capturer, le jet d'une pierre pour mesurer la distance, la hauteur, la profondeur, la force musculaire ou la résistance de la cible, le jet du disque dans l'athlétisme, mais aussi le jet d'une bombe, etc. Il y a, surtout, le pro-jet (jet-en-avant) d'une vision du monde, d'un modèle scientifique ou technique, d'une construction hypothétique en vue d'expliquer ou de comprendre, en vue de bâtir une

société nouvelle, etc. Le modèle de « l'être » et celui du « devenir » servent à comprendre et/ou à expliquer le réel dont nous participons. Le modèle du « devenir » semble être plus ancien (Afrique, Inde, Grèce, Chrétienté, Physique moderne) que celui de « l'être » (Grèce, Chrétienté, Europe). Le modèle de « l'être statique et immuable » occidental pourrait, du reste, n'être qu'une construction religieuse, métaphysique, politique et idéologique pour mieux garantir la stabilité des institutions. Le modèle du « devenir », par contre, se montre attentif à l'expérience fondamentale et universelle de la précarité, de l'instabilité, de l'impermanence, de l'être-pour-la-mort, attestée par la sagesse des peuples de toutes les cultures et de toutes les langues.

Comme « jet » ou « projet », le langage de la philosophie, de même que celui du mythe, de la religion ou de la science, loin de décrire ou, encore moins, de refléter le réel, en propose simplement une potentialité hypothétique d'interprétation à côté d'autres également plausibles. Le langage de la philosophie (p.ex. l'être), de la religion (p.ex. la vérité), de la politique (p.ex. la démocratie), l'économie (p.ex. le travail pour tous), et même de la science (p.ex. le transfert de technologie), ressemble trop souvent, à s'y tromper, au langage de l'idéologie. L'homme agit, généralement, par intérêt. En même temps, la vie en société lui interdit de sacrifier le bien commun à son seul intérêt égoïste ou à quelque intérêt partisan et ce, sous peine de détruire et la société et, par conséquent, son ego.

7. Les grands Jets de la philosophie occidentale du réel sont, entre autre, ceux des présocratiques, de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Plotin, de Thomas

d'Aquin, de Descartes, de Kant, de Hegel, de Husserl, de Peirce, de Wittgenstein, de Heidegger et de Sartre. À côté et/ou antérieurement à ces derniers, il y a les grands Jets de la tradition égypto-africaine et bouddhiste. Du dialogue entre ces grands Jets, nous espérons développer ce que nous appelons une philosophie du Nous un, processuel et englobant, i.e. du réel comme existant sur le mode du devenir. Ce dialogue n'est pas une polarisation Afrique/Occident mais, plutôt, le constat d'une profonde communauté inter-culturelle par le biais de ce que Jan Assmann appelle histoire de la mémoire, i.e. l'héritage et les survivances culturelles de l'Égypte en Occident et vice versa (Cf Jan ASSMANN, « *Der Platz Ägyptens in der Gedächtnisgeschichte des Abendlandes* », in : Gerhard SCHRÖDER & Helga BREUNINGER (eds), *Kulturtheorien der Gegenwart*, Campus Verlag, Frankfurt/New York 2001, pp 78-80). Ces survivances fondent ce que nous appelons « *interculturalité* » (voir *Introduction*, ut infra).

8. Les réflexions que nous proposons dans ce livre font suite à notre article intitulé « *Der Primat des Wir* » (Primat de la *Bisso-ité* », in : Reinhard SCHULZ (ed.), *Zukunft ermöglichen. Denkanstösse aus fünfzehn Jahren Karl Jaspers Vorlesungen zu Fragen der Zeit*, Königshausen & Neumann GmbH, Würzburg 2008, pp 125-146. L'article est une synthèse de neuf Lecons Publiques et diverses conférences prononcées de 1992 à 1995 à l'Université Carl von Ossietzky Oldenburg et aux Universités Lübeck, Hamburg, Köln, München, Wien, Würzburg, etc. dans le cadre des « *Karl Jaspers Vorlesungen zu Fragen der Zeit* » (*Lecons publiques Karl Jaspers sur les problèmes du temps présent*).

Les Karl Jaspers Lectures ont été une brillante initiative du Professeur Dr Rudolf Prinz zur Lippe, de l'Université Carl von Ossietzky et furent financées par la Niedersachsen Stiftung. Je saisis l'occasion de la publication de ce livre pour exprimer ma profonde gratitude à l'heureux Initiateur ainsi qu'à la Fondation Niedersachsen pour sa précieuse contribution au dialogue et au rapprochement des peuples.

EXTRAIT

